

L'ABOLITION

DE LA

TRAITE DES NOIRS,

PAR M. BLANC (JEAN), AVOCAT.

ÉPIGRAPHES.

Nullius servilis sententiae auctor.

TACITE.

Il marche dans sa force et dans sa liberté.

DUCIS.



BOURGES,

IMPRIMERIE DE A. BRULASS,

PLACE CROIX-DE-PIERRE, N.º 9.

SEPTEMBRE 1827.

33

L'ABOLITION

DE LA

TRAITE DES NOIRS.

L'ABOLITION

DE LA

TRAITE DES NOIRS.

L'ABOLITION

DE LA

TRAITE DES NOIRS,

PAR M. BLANC (JEAN), AVOCAT.

ÉPIGRAPHES.

Nullius servilis sententiæ autor.

TACITE.

Il marche dans sa force et dans sa liberté.

DU CIS.

BOURGES,
IMPRIMERIE DE A. BRULASS,
PLACE CROIX-DE-PIERRE, N.º 9.

SEPTEMBRE 1827.

FB
326

BLA

60133

L'ABOLITION

DE LA

TRAITE DES NOIRS,

PAR M. BLANC (JEAN), AVOCAT.

ÉPIGRAMMES.

Plusieurs sont les sententis autor.

TACITE.

Il marche dans sa liberté et dans sa liberté.

DUCS.

BOURGES,

IMPRIMERIE DE A. BRULAS,

PLACE CROIX-DE-PIERRE, N.º 9.

SEPTEMBRE 1827.

PRÉFACE.

L'ABOLITION de la traite des Noirs est un des actes les plus remarquables et les plus philanthropiques des sociétés policées de l'Europe.

Cette émancipation a le double mérite de rendre l'homme à sa dignité première, en l'arrachant à l'avilissement où l'esclavage l'avait plongé, et d'anéantir un trafic également réprouvé par la Nature et la Divinité.

Quelle absurdité, en effet, de croire que l'homme, quelle que soit sa couleur, ait été destiné à devenir l'esclave d'une autre espèce d'hommes ! La civilisation a dû élever l'un au-dessus de l'autre, et la raison nous apprend que les animaux seuls ont été créés pour les besoins et les plaisirs de la race humaine.

Ce qui doit nous confirmer dans cette opinion, c'est que l'homme blanc habitant de l'Europe et de l'Asie, l'homme noir et rouge indigène de l'Afrique, et les naturels cuivrés de l'Amérique et de la Nouvelle-Hollande, sont tous suscep-

tibles de s'élever progressivement à l'état de société et de civilisation, et que ce préjugé (que l'homme blanc a seul la raison en partage) a été propagé par les fauteurs intéressés de l'esclavage.

L'émancipation des Noirs était un sujet riche, grand, qui prêtait aux plus beaux développemens; aussi deux académies l'ont-elles proposé :

L'académie d'Amiens, il y a cinq à six ans; et celle des Belles-Lettres de Paris, en 1824.

Je l'ai envisagé sous le rapport de la morale; de la religion, de la politique et de l'humanité.

J'ai puisé dans toutes les relations des voyageurs qui ont pénétré dans l'intérieur de l'Afrique.

C'est ainsi que j'ai mis à contribution Mungo-Parck, Mollien, Levillant, Golberry, Brown, Grandpré, Lyon, etc., etc.

J'ai trouvé d'heureux et d'innombrables matériaux dans un écrit de l'abbé Grégoire (*la Littérature des Nègres*), ouvrage remarquable, et par la pureté du style et l'exactitude des citations.

J'ai extrait les passages les plus saillans des brochures où les forfaits des négriers sont signalés :

Le Cri des Noirs (Clarkson);

Des peines infamantes à infliger aux négriers
(Grégoire) ;

Seconde pétition contre la traite des Noirs
(Morénas) ;

Relations des horreurs commises sur les Noirs
(extrait du discours du duc de Broglie).

Enfin mes recherches se sont étendues jusques dans les voyages faits dans nos colonies.

J'ai ajouté un épilogue : c'est un hommage rendu à Petion et à Boyer.

Le second morceau du Recueil n'est qu'une traduction de quelques vers anglais gravés sur la tombe de Napoléon, ainsi que nous l'apprend un article de la Revue britannique.

Le troisième est une traduction d'un certain nombre de versets du livre d'Isaïe, pris çà et là.

Enfin, les quatrième et cinquième sont deux fragmens d'un petit poëme sur les Abeilles, qui n'est point encore terminé et qui ne verra le jour qu'autant que les extraits que je donnerai de temps en temps recevront du public un accueil favorable.

Loin de moi l'idée de donner quelque célébrité à mon nom, je n'en ai ni l'intention ni le talent; mon seul but a été de consacrer aux muses quelques momens de loisir, et d'offrir à mes

concoitoyens quelques échantillons de mes travaux poétiques.

Trop heureux si j'ai pu mériter leurs suffrages!

Relation des horreurs commises sur les Noirs
(Extrait du discours de mad. de Broglie).
Enfin mes recherches se sont étendues jusque
dans les voyages faits dans nos colonies.

J'ai ajouté un épilogue : c'est un hommage
rendu à Pétion et à Boyer.

Le second morceau du Recueil n'est qu'une
traduction de quelques vers anglais gravés sur
la tombe de Napoléon, ainsi que nous l'apprend
un article de la Revue britannique.

Le troisième est une traduction d'un certain
nombre de versets du livre d'Isaïe, pris çà et là.

Enfin, les quatrains et cinquains sont deux
fragmens d'un petit poëme sur les Abeilles,
qui n'est point encore terminé et qui ne verra
le jour qu'autant que les extraits que je donnerai
de temps en temps recevront du public un ac-
cueil favorable.

Mais de moi l'idée de donner quelques échan-
tillons de mon nom, je n'en ai ni l'intention ni le
talent; mon seul but a été de consacrer aux muses
quelques momens de loisir, et d'offrir à mes

L'ABOLITION

DE LA

TRAITE DES NOIRS.

ÉPIGRAPHES.

Nullius servilis sententia autōr.

TACITE.

Il marche dans sa force et dans sa liberté.

DUCIS.

LA nature outragée a reconquis ses droits ;
Sa voix s'est fait entendre à l'oreille des rois ,
Et des noirs Africains la race infortunée
N'est plus à l'esclavage à jamais condamnée.

Quel droit a consacré ce tribut criminel ?
Ne sommes-nous pas tous enfans de l'Éternel ?
Et sous le joug des Blancs , pour abaisser sa tête ,
L'habitant de l'Afrique est-il né leur conquête ?
Non , les hommes d'Europe et ceux du Sénégal
Au banquet de la vie ont tous un droit égal ;
Jamais , dans sa famille , on ne vit un bon père
Rendre un de ses enfans l'esclave de son frère.

Aux yeux des fiers colons , les Africains proscrits
 Furent toujours l'objet de leurs profonds mépris ;
 Ces hommes du Désert , loin de leurs doux rivages ,
 Epreuveient tous les jours les plus sanglans outrages ;
 Et devant leurs bourreaux , effrayés et tremblans ,
 On les crut destinés à ramper sous les Blancs .
 Mais , pour justifier leur affreux égoïsme ,
 Leur cruauté , ce joug , œuvre du despotisme ,
 Que leur reprochent donc ces hommes insensés ?
 Est-ce leur peau d'ébène et leurs cheveux frisés ?
 Les Africains , usant d'une juste revanche ,
 N'ont-ils pas à leur tour horreur de leur peau blanche ?
 Les Blancs ont peint en noir leur Tiphon odieux ;
 Les Noirs ont peint en blanc l'ennemi de leurs Dieux .

Veut-on de leur moral connaître la noblesse ,
 Que de traits généreux ! que de délicatesse !
 Fidèles serviteurs , amis tendres , discrets ,
 Leur cœur est un asile où dorment vos secrets .
 Deviennent-ils l'objet d'un trait de bienfaisance ,
 Rien n'arrête l'élan de leur reconnaissance ;
 Et leur âme de feu guette l'heureux moment
 De payer un bienfait par un beau dévouement .

C'est avec cet amour que , dans la colonie ,
 Les Noirs payaient les soins de Paul et Virginie ;
 Et toi , vieux serviteur , comme un père attentif ,
 Tu fixais sur leurs pas un œil toujours actif .

Dans leurs jeux innocens , loin du petit domaine ,
 Un jour , les étourdis , que le plaisir entraîne ,
 S'égarerit ; le soleil avait fini son cours ;
 Mais leurs mères , hélas ! les attendaient toujours .
 Plus de délais ; tu pars , suivi du bon Fidèle ;
 Le chien cherche leur trace et ta voix les appelle ;
 Sans prendre de repos tu parcours les guérets ,
 Interroges les monts et l'écho des forêts ;
 Le bruit le plus léger te tient sur le qui-vive ;
 Tu prêtes au zéphir une oreille attentive ;
 Et , retrouvant enfin les folâtres amans ,
 Tu presses , sur ton cœur , ces deux êtres charmans .

Les belles actions sont aussi familières
 A ces Noirs abreuvés d'injures journalières ;
 Souvent sur leurs tyrans ils versent leurs bienfaits ,
 Et se vengent ainsi des maux qu'ils leur ont faits .

Après s'être affranchi d'un honteux esclavage ,
 Un Noir fixe à son char la fortune volage
 Par un travail constant sagement dirigé ;
 Tandis que son patron , dans les excès plongé ,
 Dissipant ses trésors , fruits odieux du crime ,
 S'était de l'indigence ouvert l'affreux abîme .
 O sublime bonté d'un mortel généreux !
 L'esclave qu'il rendit jadis si malheureux ,
 Qu'il accablait de coups , brisait dans les tortures ,
 D'un despote barbare , oubliant les injures ,

L'enrichit de ses dons et semble heureux encor
Lorsqu'il voit son bourreau puiser dans son trésor.

Il a, de ses aïeux, les goûts simples, antiques;
Il a, dans ses foyers, ses vertus domestiques;
Et, pour un serviteur actif, intelligent,
Il se montre toujours généreux, indulgent.
Tendre époux, quel respect pour la foi conjugale!
Bon père, à sa tendresse est-il tendresse égale!

Il est ami des mœurs, il est sobre, pieux,
Et, même après leur mort, honore ses aïeux.
Lorsque de la famille un des membres succombe,
De larmes et de fleurs il va couvrir sa tombe;
Et du parent chéri, qu'enferme le cerceuil,
Long-temps au fonds du cœur il conserve le deuil.
Il aime avec ardeur; mais sa mère chérie
Est le premier objet de son idolatrie.

Voit-il, dans l'œil du maître, éclater la fureur,
C'est pour sa mère, hélas! qu'il frémit de terreur :
Sur moi seul, lui dit-il, fais tomber ta colère;
Mais, au nom de ton Dieu, ne maudis pas ma mère.
L'équité sert de guide à cet être ingénu,
Et, pour lui, le mensonge est un crime inconnu.
Sur le tombeau d'un fils, idole de sa vie,
Une pauvre Nègresse avec orgueil s'écrie :
O mort, tu l'as frappé, mais de la vérité
Ses lèvres n'ont jamais souillé la pureté!

Oui , le voilà ce Noir que , par de longs outrages ,
 On mit toujours au rang des animaux sauvages ;
 Moins brillant , il est vrai , mais plus simple et moins faux ,
 Blancs , il a vos vertus et n'a pas vos défauts !

Vient-il à secouer sa froide insouciance ,
 Il sait cueillir aussi les fruits de la science ;
 Au plus profond savoir il s'élève souvent ;
 Et le noir Angelo fut un homme savant .
 Ce n'est jamais en vain que le malheur l'implore .
 Noble hospitalité , c'est chez lui qu'on t'honore !

Triste et mourant de faim , près des murs de Ségo ,
 Au pied d'un arbre assis , le voyageur Mungo
 S'attendait à passer , sous un épais feuillage ,
 La nuit que menaçait un effroyable orage .

Une femme s'approche et , voyant sa douleur ,
 S'attendrit sur le sort du pauvre voyageur ;
 « Quel destin , lui dit-elle , en ces lieux solitaires ,
 » T'a conduit , pauvre Blanc , du pays de tes pères ? »
 Parck lui peint ses malheurs , ses maux , et les dangers
 Dont il est accablé sur ces bords étrangers ;
 La faim qui le tourmente et la soif qui l'embrase .
 « Suis-moi , viens , malheureux , t'abriter sous ma case . »
 Charmé de cet accueil , de ce ton familier ,
 Il la suit en silence au toit hospitalier ;
 Elle allume sa lampe et déroule sa natte :

« Couche-toi, maintenant, si le sommeil te flatte. »
 Un poisson, un peu d'eau composent son repas,
 Repas faible et frugal, mais pour lui plein d'appas.

Bientôt un doux sommeil vient fermer sa paupière ;
 Il oublie et ses maux et la nature entière.

Mais à peine Morphée a rafraîchi ses sens,
 Soudain, d'un chant plaintif, les sons attendrissans
 L'éveillent ; il écoute ; un chœur compose et chante
 Sur lui, sur ses malheurs, cette chanson touchante :

Le vent mugit au sein des airs ,

A flots précipités l'onde arrose la terre ;

Le pauvre Blanc, dans ces déserts,

Vient s'asseoir à l'abri du palmier solitaire.

Plaignons tous l'homme blanc et calmons son chagrin :

Que sa douleur doit être amère !

Pour apprêter son lait il n'a point une mère ;

Sa femme n'est point là pour lui moudre son grain.

Noble amant de la gloire, a-t-on vu le génie

Briller dans la misère et dans l'ignominie ?

Peut-il prendre l'essor, lorsque dans l'avenir

L'espérance jamais ne vient le soutenir ?

Ah ! si l'Afrique encore offre un aspect sauvage,

C'est toi qui l'entretiens, odieux esclavage !

Loin d'orner ses côtes, d'enrichir ses guérets

Des pampres de Bacchus, des trésors de Cérès,

Au lieu de dissiper l'ignorance stupide

Qui, depuis trois mille ans, couvre ce sol aride,
 L'Européen franchit l'immensité des mers
 Pour aller fomenter, au sein de ses déserts,
 La discorde, la haine et les guerres sanglantes;
 Il colporte, en tous lieux, les liqueurs enivrantes,
 Redoutable fléau, plus terrible cent fois
 Que le serpent Boa qui rampe dans ses bois :
 Pernicieux présens ! funestes bagatelles,
 Causes de tant de sang et de tant de querelles !

Les Noirs, de la moisson ont fini les travaux
 Et méditent soudain quelques projets nouveaux.
 Un chef déterminé, dans l'ombre et le silence,
 Observe ses vassaux, leur voit brandir la lance ;
 Il calcule leur nombre, leur force, leur ardeur ;
 Il ne rêve bientôt que combats et grandeur,
 Et, pour faire un essai, cherche quelque aventure.

Armés jusques aux dents, par une nuit obscure,
 Ils s'avancent sans bruit à travers la forêt ;
 Pour quelques coups de main leur arme est en arrêt.
 Quelles horreurs, grands Dieux ! Ainsi des loups avides
 S'élancent tout à coup sur des troupeaux timides,
 Jettent l'effroi partout et vont au fond des bois
 Déchirer en lambeaux leur victime aux abois ;
 Tel, ces noirs ravisseurs, affamés de pillage,
 Fondent, tous à la fois, sur un faible village,
 Egorgent sans pitié hommes, femmes, vieillards ;

L'incendie et la mort volent de toutes parts ;
 Et, lorsqu'ils sont gorgés de vol et de carnage,
 Ils traînent les vaincus dans un long esclavage.
 Souvent les deux partis vendent les prisonniers
 Après s'être livré des combats meurtriers ;
 Et ces infortunes, victimes gémissantes,
 Sont conduits, par les Blancs, dans leurs maisons flottantes.
 Là, quels excès, hélas ! de tant de cruauté
 Pourrai-je raconter la froide atrocité ?

Ils arrivent à bord ; quel accueil ! ô scandale !
 Attachés deux à deux, jetés à fond de cale,
 Pendant un long voyage, et la nuit et le jour
 Ils sont ensevelis dans cet affreux séjour ;
 Sortent-ils quelquefois de leur prison obscure
 Pour disputer aux vers un peu de nourriture,
 Une chaîne cruelle, aggravant leurs tourmens,
 Contre leur désespoir règle leurs mouvemens.

Le navire est-il plein ? ô honte ! ô barbarie !
 Ces îlotes nouveaux, fatigués de la vie,
 Occupent moins d'espace, en ce séjour de deuil,
 Qu'ils n'en occuperont, un jour, dans le cercueil.
 Couchés sur le plancher, nus et chargés de chaînes,
 Ils souffrent quelquefois des douleurs plus qu'humaines.

Faut-il, de leurs tourmens de plus affreux tableaux ?
 Entendez-vous sortir, de ces vivans tombeaux,

Ces cris plaintifs et sourds, poussés dans leur langage,
 Au secours ! Blancs ! de l'air ! cris d'horreur et de rage !

Les Noirs, depuis long-temps, vous les ont prodigués
 Ces superbes dedains dont vous les fatiguez ;
 Vous n'êtes, à leurs yeux, que des antropophages
 Qui, pour les dévorer, visitez leurs rivages.
 Sur les eaux, disent-ils, les Blancs sont souverains ;
 Mais la terre est à nous ; où sont les suzerains ?
 Souvent à l'improviste, ainsi que des pirates,
 Ils viennent enlever nos fils à leurs Pénates,
 Et, les traînant soudain sur leurs palais flottans,
 Ils déchirent alors leurs membres palpitans.
 Ils n'ont ni lait, ni grains sur leurs plaines mouvantes,
 Et leur faim a besoin de victimes vivantes.

Semblables, pour la ruse, au chacal carnassier,
 Ils viennent sur nos bords pour se rassasier.
 C'est au Noir, cependant, c'est à sa docte école
 Que le Blanc orgueilleux doit l'art de la parole ;
 Ces lieux, où l'esclavage élève ses bazars,
 Sont l'antique berceau des sciences, des arts ;
 Dans les temps reculés, cette sauvage Afrique
 Fut pour tous les savans une terre classique.
 Et des Neuf Sœurs, Homère, immortel favori,
 De ses grandes leçons jadis y fut nourri ;
 Hérodote et Platon visitèrent ces rives
 Qui, du savoir humain, recelaient les archives.

Si l'Évangile un jour leur était révélé !
 Vous, ministres d'un Dieu sur la croix immolé,
 Qui des trésors divins êtes toujours si riches,
 Volez dans leurs déserts, détruisez leurs Fétiches,
 Prêchez, convertissez Musulmans et Païens,
 Et répandez partout le culte des Chrétiens.
 Après avoir reçu des lumières nouvelles,
 Vous le verrez bientôt, ce peuple de fidèles,
 Déchirer le bandeau qui l'a déshonoré
 Et surgir du néant grand et régénéré.
 C'est alors que, lancé sur un nouveau théâtre,
 On verrait si pour lui la nature est marâtre.

Le berceau d'Apollon, la Grèce a vu long-temps
 L'ignorance abrutir ses nombreux habitans ;
 Des beaux arts, par la suite, elle devint la mère ;
 Mais c'est après mille ans qu'elle a vu naître Homère ;
 C'est après un long cours de gloire et de revers
 Que Rome, de Virgile, admira les beaux vers.

Treize siècles, enfin, t'ombrageaient, noble France !
 Sans qu'on eût, d'un beau siècle, entrevu l'espérance.
 Le Grand Louis parut : siècles des temps passés,
 Beaux siècles des Césars, vous fûtes éclipsés !

Naguères, dans les bois, errant à l'aventure,
 Le Russe était voisin de l'état de nature ;
 Pierre vint ; et bientôt, vainqueur à Pultava ;

Au rang des nations son peuple s'éleva ;
 Son génie effaça sa grossière enveloppe ,
 Et ce peuple , avec lui , prit un rang dans l'Europe .

Laissez le Noir errer sur ses sables brûlans
 Qu'il préfère à l'éclat de vos palais brillans ;
 Aux lieux où de sa vie a commencé l'aurore ,
 Il voit avec plaisir naître le soir encore ;
 Il aime la fraîcheur du villageois Tabba ,
 Les nobles palavers de son grand Baobad ;
 Là , souvent , il déploie une mâle éloquence ,
 D'un principe , avec art , tire une conséquence ;
 Avocat et plaideur , sans longueur et sans frais ,
 Un seul instant voit naître et finir son procès .

Laissez-le à ses déserts , à ses arides plaines ;
 A son ciel dévorant , à ses sources lointaines ;
 En corps de nations qu'il puisse s'établir ,
 Par ses talens , un jour , qu'il veuille s'ennoblir ,
 Et bientôt on verra cette stérile terre
 Enfanter , à son tour , son Rousseau , son Voltaire ,
 Un Perrault , architecte et savant à la fois ,
 Pour élever aussi des louvres à ses rois .

Mais non , l'Européen l'enlève à sa patrie ;
 Il jette le dégoût dans son âme flétrie ;
 Pour quelques pièces d'or le livre à des bourreaux

Qui le courbent, aux champs, sous le joug des taureaux;
 Et le malheureux Noir, jouet de leurs caprices,
 Perd quelquefois la vie au milieu des supplices.

Dévoilerai-je ici des forfaits inouis
 Qu'en un profond mystère on croyait enfouis?
 O monstres odieux! Non, de telles annales
 N'ont jamais dégradé les peuples cannibales!
 Voyez-vous ces forbans, ces lâches négriers
 Transporter sur les mers ces Noirs, leurs prisonniers,
 Que, d'un joug abhorré, les traites affranchissent!....
 Mais, quoi!.... dans le lointain quelles voiles blanchissent!....
 Est-ce un vaisseau, l'effroi des affreux attentats
 Que les rois ont proscrit du sein de leurs états?
 De ces vils assassins vient-il punir les crimes?
 Vient-il, de leurs tyrans, délivrer les victimes?
 On observe.... on s'agite.... O terreur! ô revers!
 C'est un vaisseau royal.... c'en est fait des pervers;
 Comment fuir le danger?.... le navire s'avance....
 Plus d'ancre de salut.... leur supplice commence.
 Mais quel trait de lumière, ô bonheur! Ces tonneaux
 Pleins de Noirs entassés.... engloutis sous les eaux....
 Ils ont dit : Ces cercueils, lancés dans les abîmes,
 Ont sauvé les brigands en déroband leurs crimes.

Dirai-je les horreurs dont le lache colon
 A souillé si long-temps la terre de Colomb?

Tous les jours, dans les bois, son refuge ordinaire,
 Un esclave fuyait un maître sanguinaire;
 Mais, pour donner la chasse à ces Noirs déserteurs,
 Carrel alla chercher des chiens dévorateurs;
 De l'île de Cuba la meute antropophage,
 De Saint-Domingue à peine a touché le rivage,
 Et, pour mettre à l'essai ces voraces limiers,
 Malheur aux Africains qu'on trouva les premiers.

Déplorables effets d'un exemple funeste!
 Et l'enfance timide, et la femme modeste,
 Dont le cœur est enclin aux plus doux sentimens,
 Ne se faisaient qu'un jeu des plus cruels tourmens.

Un Noir, expert dans l'art de la pâtisserie
 (Quel art est étranger à sa vaste industrie),
 Dans ses gâteaux, un jour, oublia son talent
 (Comme nous quelquefois le Noir est indolent).
 Souillerais-je mes vers du trait le plus infâme?
 Cet être infortuné, par l'ordre d'une femme
 Dont il avait, hélas! trompé le goût blazé,
 Fut jeté, tout vivant, dans un four embrasé.

Là, du coq matinal le chant fier et sonore
 N'annonçait plus alors le lever de l'aurore;
 C'était, des Africains, les longs gémissemens;
 C'était des fouets cruels les affreux sifflemens.
 Quoi, vous le torturez! mais il est si paisible;

Mais il a, plus que vous, l'âme noble et sensible;
 Il connaît le malheur et devient son appui.
 O Parck! c'est encore toi qui vas parler pour lui :
 « Ce n'est pas sans chagrin qu'après un long voyage,
 » Après mille dangers, dans un pays sauvage,
 » Je quittai ces bons Noirs; par les plus tendres soins
 » Ils avaient quelquefois soulagé mes besoins.
 » Le soir, étais-je las.... leur pitié tendre et douce
 » Me préparait un lit de feuilles et de mousse.
 » Avais-je soif.... soudain, du plus prochain ruisseau,
 » Dans le creux de leurs mains ils m'apportaient de l'eau.
 » Des prières, des vœux.... voilà la récompense
 » Que je pus leur offrir pour tant de bienveillance.

Tel est cet homme, enfin, dont on dit tant de mal,
A qui l'on donne à peine un instinct animal.

Barbares! quels talens pourrait donc faire éclore
Cet être infortuné que le chagrin dévore,
Qui, dès le point du jour, courbé sous les fardeaux,
Battu, mourant de faim, surchargé de travaux,
Ne peut, même la nuit, avoir assez de terre
Pour goûter, dans son baigne, un repos salutaire,
Et n'aperçoit jamais, dans son malheureux sort,
Qu'un opprobre éternel, des tourmens et la mort.
Il ne reverra plus sa natale demeure;
Sous un joug odieux, esclave, il faut qu'il meure;
Il faut que ses sueurs, des avares colons,

Jusqu'à son dernier souffle, engraisse les sillons.

Cependant ils ont dit, ces Noirs de Saint-Domingue,
 Conformés comme nous, de nous qui les distingue,
 Ces Blancs impérieux? Sont-ils nés plus parfaits?
 Dieu fût-il, pour eux seuls, prodigue de bienfaits?
 Ces chefs-d'œuvre nombreux, ouvrage du grand Être,
 N'avons-nous pas comme eux, appris à les connaître?
 Ils commandent, hélas! et c'est nous qui servons;
 Ils présentent le joug et nous le recevons;
 Et quoique ses égaux, cette race superbe,
 Nous foule sous ses pieds comme de vils brins d'herbe.
 Mais de nous opprimer qui leur donne les droits?
 Est-ce comme plus forts ou comme plus adroits?
 Nos membres sont nerveux, notre corps est robuste;
 Quand nous portons des coups, nous savons frapper juste;
 Nous n'avons pas, comme eux, un ton dur, menaçant;
 Notre air est tendre et doux, notre œil vif et perçant.
 Nourris dans les déserts de la Zone Torride,
 Dans nos veines circule un salpêtre fluide;
 Nous sommes, à la course, aussi prompts que légers;
 Nous savons, aux combats, mépriser les dangers.
 Si, de notre côté, la fortune un jour penche,
 Ne doivent-ils pas craindre une juste revanche?
 Nous pouvons, dans leurs seins, verser de noirs poisons,
 Et dans leurs magasins secouer les tisons.
 De quoi se plaindront-ils, si, dans leurs flancs perfides
 Nous enfonçons aussi nos poignards homicides?

Les Noirs se sont vengés : s'ils ont été cruels,
 Vous les aviez instruits ; sont-ils si criminels ?
 Ils ont assez long-temps souffert l'ignominie ;
 Et depuis deux cents ans , de votre tyrannie ,
 N'ont-ils pas éprouvé tous les raffinemens ?
 Blancs , vous avez reçu de justes châtimens !

Quand , pour calmer , de l'or , la soif qui vous domine ,
 En vain , pendant le jour , dans le fonds d'une mine ,
 L'esclave , sous les yeux d'un surveillant brutal ,
 Arrachait à la terre ce funeste métal ,
 Pour le récompenser de ses longues fatigues ,
 Des coups , voilà le prix dont vous étiez prodigues .
 Par d'horribles excès , vous outragiez les mœurs ;
 Et vos cœurs inhumains riaient de leurs clameurs .

Des bords du Sénégal , la Nègresse venue
 Aux regards d'un Crésus , offerte toute nue ,
 Ainsi qu'un vil troupeau , dans un marché public ,
 Devenait un objet du plus honteux trafic .
 Cependant cette femme est modeste et pudique ;
 Jugez de sa douleur , quand , pour un prix modique ,
 Elle tombe au pouvoir d'un maître impérieux
 Qui , sur elle , assouvit ses goûts luxurieux ;
 Mais qui , bientôt lassé de ses faveurs serviles ,
 Sans pitié , la relègue aux charges les plus viles ,
 Et souvent , de sang froid , est l'infâme assassin
 De l'esclave et du fruit que renfermait son sein .

La Nègresse a pourtant tout ce qu'il faut pour plaire
 Quand l'éducation et la guide et l'éclaire;
 Un port majestueux, de l'esprit, de beaux yeux,
 Une aimable gaité, l'air doux et gracieux,
 Un double rang d'ivoire, une bouche vermeille,
 Un organe qui charme et le cœur et l'oreille,
 Cette ingénuité, ce sourire divin
 Que dans la femme blanche on chercherait en vain;
 Jamais son pied mignon, présent de la nature,
 Ne fut dans un soulier formé par la torture.

Cette belle, parée avec simplicité,
 Possède de la grâce et de la dignité;
 Sa parure modeste avec art est placée
 Sur ses formes d'ébène et sa taille élancée;
 Ses cheveux relevés sont bouclés avec goût,
 Et le goût le plus pur se fait sentir partout.
 D'agréables talens la distinguent encore;
 Elle excelle dans l'art chéri de Terpsichore;
 Et souvent, de sa voix les accens enchanteurs
 Ont, au sein des concerts, charmé ses auditeurs.

Bons Noirs, au joug des Blancs cessez de vous soumettre;
 Dieu même n'est qu'un père et n'agit pas en maître,
 Et contre ses enfans s'il lui plaît de sévir,
 Il les punit soudain, mais sans les asservir.

Des maîtres! droits affreux aux droits divins contraires!

Aux yeux de l'Éternel tous les hommes sont frères.
 L'homme en captivité n'a plus ni feu ni lieu;
 Il n'a plus de patrie, il n'a pas même un Dieu;
 Il ne peut être époux, il ne peut être père;
 Le désordre, voilà le seul bien qu'il espère.

Rois du Monde, jadis les Grecs et les Romains
 Abusaient quelquefois de ces droits inhumains;
 Des esclaves à Rome, à Sparte des îlotes,
 Souffraient aussi le joug des plus affreux despotes;
 Et quand ces conquérans plaçaient l'homme si bas,
 C'était un droit acquis par le sort des combats.
 Souvent au champ d'honneur, en exposant leur vie,
 Ils voyaient à leur tour leur liberté ravie;
 Prisonniers, sous le joug ils étaient entraînés.
 Mais où sont vos dangers quand vous les enchaînez ?
 Le point d'honneur n'est rien dans votre âme perverse,
 Et l'homme n'est pour vous qu'un objet de commerce.

Le Noir dès sa naissance est stupide et méchant :
 Jamais vers un but noble a-t-il eu du penchant,
 Répètent chaque jour ses détracteurs perfides ?
 Voyez-vous, disent-ils, ces brigands homicides,
 Dessaline et Christophe, et cet affreux carnage
 Qui d'Haïti long-temps a rougi le rivage ?

N'a-t-on pas vu les Blancs, au sein des grands manoirs,
 Plus féroces encor que ne le sont ces Noirs ?
 Cromwell ne fut-il pas un monstre régicide ?

Le fils de Charles-Quint, un tigre infanticide ?
Du pouvoir absolu tel est l'affreux écueil ;
Un desposte sans frein répand toujours le deuil ;
L'autorité sans borne aveugle, endurecit l'homme....
Elle fit Charles-Neuf, donna Tibère à Rome.

Mais, sous un homme illustre, on vit les Africains
Devenir tout à coup d'heureux républicains :
Sous ce législateur tout prit une autre face ;
D'un honteux esclavage il effaça la trace ;
Le Noir vint adorer le Dieu de l'Univers
Dans ces lieux où naguère il dormait dans les fers ;
Et ces gibets affreux, instrumens de vengeances,
Ont fait place aux palais des arts et des sciences,
Avec de sages lois le commerce fleurit ;
Des longs malheurs publics la source se tarit ;
Et d'hommes éclairés la patrie enrichie,
Voit l'ordre succéder à l'affreuse anarchie.

Toi, qui fus si souvent le fléau des humains,
De leurs cœurs quelquefois tu connais les chemins,
Albion, de ton sein tu bannis l'esclavage ;
Pour ton histoire, un jour quelle brillante page !

O prodige ! ce bill si long-temps attendu,
Ce mémorable bill est à peine rendu,
Qu'un rayon du soleil, entr'ouvrant le nuage,
Semble envoyé du ciel comme un divin hommage.

Peuple blanc, abandonne un commerce infernal ;
 Que la raison humaine, élevant son fanal,
 Entre les fils d'Adam ramène l'équilibre,
 Et que les Noirs enfin respirent un air libre.

Ah! depuis dix-huit ans que le sol d'Haïti
 Au joug Européen n'est plus assujetti,
 Depuis qu'à son profit le Noir propriétaire,
 De l'immortel Colomb a fait valoir la terre,
 Cérès, fait dans ses champs ondoyer ses épis ;
 On voit des verts gazons s'élever les tapis ;
 Aux soupirs douloureux, à la sombre tristesse,
 Succèdent en tous lieux des transports d'allégresse.

Ce n'est plus maintenant pour l'homme au cœur d'airain
 Que le Noir du Congo cultive son terrain ;
 Il s'est enfin soustrait à ce joug qui révolte ;
 C'est pour lui qu'il travaille ; et s'il sème, il récolte.
 A son gré, de Morphée il goutte les pavots ;
 On ne lui ravit plus le fruit de ses travaux.

Souverains (vainement l'avarice en murmure),
 Vous avez entendu le cri de la Nature ;
 Le siècle libéral marche à pas de géant ;
 Et l'esclavage enfin rentre dans le néant.
 Voilà les résultats de la philosophie ;
 En éclairant le monde, elle le vivifie,
 Et son divin flambeau, dans le sein des congrès,

De la philanthropie active les progrès.

La traite est abolie; ainsi, dans sa patrie,
 Le Noir peut exercer son heureuse industrie,
 De son corps musculeux déployer la vigueur;
 Il n'a plus d'un despote à craindre la rigueur;
 Qu'il coule désormais des jours purs et prospères;
 Elève ses enfans, dorme près de ses pères.

Toi, qui souvent pour lui, généreux écrivain,
 Déployas les trésors de ton esprit divin,
 Grégoire, tous les jours, dans son naïf langage,
 On entendra le Noir t'offrir un doux hommage.
 Eh! qui le défendit avec plus de chaleur?
 Qui fit connaître mieux ses vertus, sa valeur,
 Et sapa comme toi ces préjugés barbares
 Créés et répandus par des hommes avarés?
 Illustres orateurs qu'enferme le tombeau,
 Franklin, savant Raynal, éloquent Mirabeau;
 Philantropes du jour que l'injustice offense,
 Et qui des Noirs sans cesse avez pris la défense,
 D'une liberté sage immortels vétérans;
 Toi, qui de l'Amérique as chassé les tyrans,
 Lafayette, et vous tous dont les efforts sublimes
 Ont au joug à venir soustrait tant de victimes;
 Pour vous, jusques aux cieux, les Noirs reconnaissans
 Ont fait de leur amour parvenir les accens.
 Liberté! Lafayette! oui, ces noms, avec gloire,

Arriveront ensemble au temple de mémoire,

Et toi nouvel Henri, toi que la France adore,
 Qui d'un règne si doux nous annonce l'aurore,
 Et qui portes déjà ce surnom plein d'attraits
 Qu'à ton aïeul jadis ont donné les Français,
 Le Bien-Aimé; grand roi, ton âme philanthrope
 Est en faveur des Noirs d'accord avec l'Europe;
 Non, tu ne voudrais pas qu'au sein de tes états
 L'Africain fût le seul qui ne te bénît pas.

Le Monde un jour dira : Ce prince auguste et sage
 A protégé la charte et banni l'esclavage.

ÉPILOGUE.

ILLUSTRE président d'un peuple jeune encore,
 Qui d'un si vif éclat brille dès son aurore,
 Dont le mâle courage, en chassant ses bourreaux,
 A fait d'un peuple esclave un peuple de héros,
 De ces vers faits sans art daigne accepter l'hommage,
 Implacable ennemi de l'infâme esclavage,
 Je peins votre bonté, vos talens, vos vertus;
 Je fais voir à vos pieds vos tyrans abattus.

Et le Noir habitant des déserts de l'Afrique
 Repeuplant à son tour les champs de l'Amérique,
 Non plus, comme jadis sous un joug abhorré,
 Vers la terre courbant son front déshonoré,
 Mais libre, indépendant, levant sa tête altière,
 Environné déjà d'une vive lumière,
 Formant un peuple enfin qui sent sa dignité
Et marche dans sa force et dans sa liberté.

Quel avenir brillant! à quelle destinée
 Peut arriver un jour cette île fortunée!
 Ainsi Rome parut, s'embellit, se forma;
 Petion est Romulus et Boyer est Numa;
 Elle aura quelque jour un Caton, un Emile,
 Un Scipion peut-être.... un Horace, un Virgile;
 Et bientôt on verra ces hommes des déserts,
 Que l'on couvrit naguère et d'opprobre et de fers,
 Surpasser en talens, en lumière, en courage,
 Ceux qui les ravalèrent à la brute sauvage:
 On verra leurs vaisseaux fendre les flots amers,
 Franchir d'autres détroits, découvrir d'autres mers,
 Et rapporter enfin, au sein de leur patrie,
 Les trésors du commerce et ceux de l'industrie.

VERS

GRAVÉS SUR LA TOMBE DE NAPOLÉON PAR UN
VOYAGEUR ANGLAIS, EN REVENANT DE L'INDE.

SALUT triste vallon où, loin des morts vulgaires,
Repose seul en paix l'homme si grand naguères.

Fils d'un volcan des mers, redoutable rocher,
Toi qui, sur l'Océan, sers de guide au nocher
Isolé, sur les flots lancé par la Nature,
Tu devais au héros servir de sépulture.

C'est un feu souterrain qui jadis t'a formé;
Mais c'est du feu du ciel qu'il était animé.

Ton front des mers d'Atlas domine la surface;
Sa mémoire du temps dominera l'espace;

Météore effrayant éteint par les revers
Et dont la trace reste au sein de l'Univers,

Trace tout à la fois gigantesque, éternelle.

Ah! dans sa prévoyance et sage et maternelle;

La Nature éleva ce roc triste et lointain

Pour être le tombeau de l'homme du destin.

Sainte-Hélène paraît comme un léger nuage;
 Le voyageur ému, vers son fatal rivage,
 Arrête sa pensée et fixe ses regards;
 Quels nobles souvenirs, dans l'Univers épars,
 Cette île tout à coup en son âme réveille!
 C'est là que des guerriers repose la merveille.
 Tu ne peux redouter le ténébreux oubli,
 Terre où Napoléon vient d'être enseveli;
 Des secousses en vain effaceraient ta trace,
 Les étoiles encor diraient : Voilà sa place.

Adieu, sacré vallon; adieu, séjour de deuil
 Où git un demi-Dieu dans un humble cercueil;
 Loin des bords fortunés que la Seine féconde,
 Où jadis il était le seul maître du Monde.

LA VENUE DU MESSIE,

ÉGLOGUE SACRÉE.

O FILLES de Sion, que vos voix angéliques
 Pour un sujet divin entonnent des cantiques !
 Les fontaines, les champs, l'ombrage des forêts,
 Le Pinde, les Neuf Sœurs, pour moi n'ont plus d'attraits.

O toi, qui du Très-Haut commandes les phalanges,
 Qui tiens le premier rang dans le chœur des Archanges,
 Toi qui purifias les lèvres d'un mortel
 Avec le feu sacré que tu pris sur l'autel,
 Immortel Séraphin échauffes mon génie,
 Imprime à mes concerts une douce harmonie,
 A la terre, un instant, fais que je dise adieu,
 Rends mes accords divins, je chante l'Homme-Dieu.

Tout plein de l'avenir, un Prophète s'écrie :
 Une Vierge est enceinte, un fils lui doit la vie ;
 De ta tige, ô Gessé ! je vois naître une fleur

Où se reposera l'esprit saint du Seigneur ;
 Sur elle descendra la mystique colombe (1) :
 Silence... terre et cieux... rosée heureuse... tombe.

Illustre rejeton ! ton parfum précieux
 S'étendra sur le monde, embaumera les cieux :
 Terre, rejouis-toi, la manne que tu cueilles
 Est le fruit des trésors qui tombent de ses feuilles.

Esprit saint, tu seras l'esprit de vérité,
 Et l'esprit de science et l'esprit d'équité ;
 Tu ne jugeras pas sur un simple oui-dire.
 Fuis sa présence, impie, il pourrait te maudire !
 Vils abus du pouvoir vous serez réprimés ;
 Malheur aux oppresseurs ! et gloire aux opprimés !

Majestueuse fleur ! ton heureuse influence
 A ton peuple chéri donne une autre existence ;
 L'opprobre va s'enfuir de ton nouveau séjour
 Qui sera calme et pur comme l'est un beau jour.

(1) Il y a ici une belle allusion à divers passages de l'Écriture où la venue de Dieu est annoncée, non par une tempête, mais par un son doux et même par un parfait silence. L'histoire d'Élie en fournit un exemple, l'autre se justifie par ces paroles d'Éliphas, qui dit que Dieu lui a parlé en songe.

« Quelqu'un, dit-il, s'offrit à mes yeux, je n'en distinguai point les traits ; il se fit un silence et j'entendis une voix. » Job. Ch. iv. v. 16.

Tu deviendras l'appui du pauvre en sa détresse ;
 Tu porteras la vie au sein de la vieillesse ,
 Et la justice, alors la balance à la main ,
 Etendra l'olivier sur tout le genre humain ;
 De l'Archange déchu, ta bonté paternelle
 Plongera dans l'oubli la fraude criminelle.
 Ton charme tout puissant, refuge du malheur,
 Au milieu des revers calmera la douleur.

Je vois à tes côtés l'innocence ingénue
 Depuis long-temps, hélas ! à la terre inconnue.

Momens présens fuyez ; accours, temps solennel
 Qui dois nous amener le jour de l'Eternel,

Exauce notre attente, enfant divin, arrive :
 La Nature t'attend ; l'ivresse la plus vive
 Brille dans tous les yeux ; de suaves odeurs
 S'élèvent vers les cieus du calice des fleurs
 De plaisir ; les forêts agitent leur feuillage ;
 Le fier Liban s'incline en te rendant hommage ;
 Saron, en ton honneur, a fait brûler l'encens ;
 Et le Carmel fleuri t'offre aussi ses présens.

Dans le sein du désert, quel est ce cri de joie ?
 Un Dieu vient... un Dieu vient... pour lui tracez la voie !
 Soudain ce mot sacré se répand en tout lieu,
 Et les échos des monts répètent Dieu... Dieu... Dieu !
 Reçois, terre, reçois ce dépôt ineffable ;

C'est un don du Très-Haut ; il est impérissable ;
 Abaisse-toi , montagne , à son divin aspect ;
 Cèdres , inclinez-vous , saisis d'un saint respect ;
 Marbre , ramollis-toi ; vallons , élevez-vous ;
 Croissez , fleuves , croissez : il est né parmi nous ,
 Le Sauveur annoncé par les anciens Oracles ;
 Avec lui naît la grâce et le temps des miracles.
 Console-toi , pécheur , il absout tes forfaits ;
 Gentil , viens et jouis de ses augustes traits ;
 Sourd , entends de sa voix la divine harmonie
 Dont tu savoureras la douceur infinie ;
 Aveugle , ouvre les yeux , vois la clarté du jour ;
 Muet , pour le Sauveur , chante l'hymne d'amour ;
 L'Univers n'entendra ni soupirs , ni murmures ;
 L'enfer , sur le méchant , suspendra ses tortures ;
 Le boiteux va bondir ainsi qu'un faon léger ,
 Et dans ses noirs cachots la mort va se plonger .

Tel on voit un berger , pour ses brébis chéries ,
 Faire choix d'un ciel pur et de saines prairies ;
 Le jour , son œil actif les observe , les suit ,
 Et gardien vigilant il les soigne la nuit .
 Il porte dans son sein l'agneau qui vient de naître ;
 De l'herbe la plus tendre il s'empresse à le paître ;
 D'une indocile mère étouffant les mépris ,
 Lui fait donner un lait que demandent ses cris .
 Dans le siècle à venir , tel , pour la race humaine ,
 Sera de ce pasteur la bonté souveraine .

L'un contre l'autre alors de féroces guerriers
 Ne dirigeront plus leurs glaives meurtriers ;
 Dans nos champs désormais la trompette bruyante
 Ne fera plus brandir l'épée étincelante.

Entre les nations plus de haine et de choc ;
 La lance est une faux , le cimenterre un soc.
 Il ne vous verra pas avec indifférence,
 Vous qui dans sa bonté mettez votre espérance.

Tel l'aigle , déployant ses vastes ailes d'or ,
 S'élève vers les cieux par un brillant essor ;
 Tel, pour vous, le Très-Haut, de ses bienfaits prodigue ,
 Saura vous élever sans effort, sans fatigue.

Momens présens fuyez ; accours, temps solennel
 Qui dois nous amener le jour de l'Eternel.

De superbes palais embelliront la terre ;
 Le fils achèvera l'ouvrage de son père ;
 A l'ombre de sa vigne il se verra vieillir ;
 La main qui sèmera viendra pour recueillir.

Dans les déserts brûlans, dans les arides plaines ,
 L'homme entendra couler l'eau pure des fontaines ;
 Et sur ces mers de sable, où croissaient des buissons ,
 S'élèveront soudain des tapis de gazons ;
 L'olivier fleurira dans les vallons stériles ;
 Dans les antres profonds, noirs séjours des reptiles ,
 Le sol sera couvert de joncs et de roseaux.

Nobles palmiers, chassez les faibles arbrisseaux ;
Guérets, couronnez-vous de moissons ondoyantes ;
Myrthes verts, remplacez les parasites plantes.

Les raisins suspendus vont rougir et gonfler ;
A travers le vieux chêne un miel pur va couler ;
Et le loup et l'agneau qu'un même enclos rassemble ,
Désormais réunis, demeureront ensemble.
Déjà le léopard bondit près du chevreau ,
Et le lion se couche à côté du taureau.
L'homme avec le serpent, si peu d'accord naguère ,
Feront cesser entre eux une éternelle guerre.
Un enfant, entonnant le champêtre pipeau ,
Conduira sans effort le docile troupeau ;
Il pourra sans danger, jusque dans leur repaire ,
Toucher le basilic , agacer la vipère.

O temps miraculeux ! ô moment solennel !
Alors il brillera le jour de l'Eternel.

Il sera parmi vous l'auteur de ces merveilles ;
Il vous consacra ses travaux et ses veilles ;
Il vivra pauvre , obscur , loin des plaisirs mondains ;
Vanités ! vous serez l'objet de ses dedains.

D'abord il semblera sortir de la poussière ;
Il ne vous offrira qu'une forme grossière ;
Mais bientôt, vers les cieux , l'Univers étonné
Le verra s'élever de gloire environné ,

Lorsqu'au prix de son sang, conduits à la lumière,
Vous aurez recouvré votre vertu première.

Sion, reveille-toi, contemple ta grandeur,
Vois ton front couronné d'une vive splendeur ;
L'époque du pardon est enfin arrivée,
Et sur toi, du Seigneur la gloire s'est levée.
Vois ces rois prosternés vers tes sacrés parvis,
Ces rois, jadis si fiers, à tes lois asservis,
Humbles comme l'insecte enseveli sous l'herbe,
Devant ta majesté courber leur front superbe.
Des présens de Saba tes autels sont couverts ;
Devant eux va fumer l'encens de l'Univers.
Brillans trésors d'Ophir, parfums de l'Idumée,
Vous allez embellir la ville bien-aimée.

Les cieux étincelans devant toi vont s'ouvrir ;
D'un éclat radieux ils viendront te couvrir.

Non, tu ne seras plus la ville solitaire,
Les enfans du Seigneur habiteront la terre,
Tels que les grains de sable enlevés aux déserts,
Que le brûlant auster balance dans les airs :

Illustres rejetons, sa joie et son ouvrage,
Destinés à porter sa gloire d'âge en âge.
On ne vous verra plus, par un heureux retour,
Chasser l'ombre des nuits, ramener un beau jour,

Soleil majestueux, doux éclat de la lune,
Le Dieu sera pour vous une clarté commune;
Vos rayons sur la terre arriveraient en vain :
Ils seraient absorbés par son éclat divin.

La terre peut un jour être réduite en poudre,
La mer peut s'épuiser et le ciel se dissoudre.
Pour vous qui du Très-Haut respecterez les lois,
Et qui de la justice aurez connu les droits,
Alliance éternelle et paix inébranlable !
La parole divine est une, est immuable.

C'est le temps du Messie à la terre annoncé ;
Le Sauveur est venu, son règne est commencé

LES ABEILLES,
POÈME EN QUATRE CHANTS.

CHANT PREMIER.

Je chante les essaims, ce peuple aimé du ciel,
Qui façonne la cire et recueille le miel;
Venez, inspirez-moi, nobles sœurs d'Aonie !
Je dirai ses travaux, ses mœurs et son génie,
Les soucis de la reine au sein de ses états,
Sa politique habile et ses fougueux combats.
Du trône héréditaire on la verra bannie,
Et, nouvelle Didon, guider sa colonie.
L'homme enfin trouvera, dans ces petits objets,
Un admirable instinct, de merveilleux secrets.

Déesse des jardins, riante et jeune Flore,
Je parlerai des dons que ta main fait éclore,
Des parfums que l'abeille enlève aux fleurs des champs :
Des plus charmans tableaux viens embellir mes chants.

Daignez me pardonner, ô Vanière! ô Virgile!
 Si j'ose profaner dans, mon essor fragile,
 Un sujet plein d'attraits, de vos trésors orné;
 Chez vous, à pleine main, ma muse a moissonné.
 Virgile! à ce nom cher aux filles de Mémoire,
 Que vingt siècles entiers qu'il remplit de sa gloire
 Ont mis au premier rang des plus grands écrivains,
 Quel poète ne rend des hommages divins?
 Quelle perfection! soit qu'en ses Géorgiques
 Il célèbre les champs par ses accords magiques;
 Soit qu'à l'ombre du hêtre, au sein d'un doux repos,
 Il chante les bergers sur ses joyeux pipeaux;
 Soit qu'il peigne, embouchant la trompette héroïque,
 La piété d'Enée et sa vertu stoïque,
 De deux jeunes amis les nobles dévouemens,
 Les malheurs de Didon, ses amoureux tourmens;
 Soit qu'il nous montre Anthon, au printemps de son âge,
 Succombant sans honneur sur un lointain rivage,
 Et tournant vers Argos ses regards attendris;
 Quelle variété! quel charme en ses écrits!

On dit que des essaims les nombreuses peuplades
 Vivaient jadis sans lois, étaient jadis nomades;
 Qu'elles ne consultaient que leurs seuls intérêts,
 Et se plaisaient au sein des plus sombres forêts,
 Sur le sommet des monts, où, dans les lieux tranquilles,
 De vieux troncs leur servaient et d'abris et d'asiles.
 On les voyait aussi dans les flancs tortueux

De ces rocs, à couvert des vents impétueux;
 Mais le parfum des fleurs, les plantes balsamiques
 Leur firent mépriser les demeures antiques
 Pour des dômes nouveaux au sein de nos cités.
 Hommes, de quels trésors vous avez hérité!
 Mais un don plus utile, un don noble et sublime,
 Fut l'amour du travail qui toujours les anime;
 Il vous servit d'exemple, et chaque citoyen
 Apprit à préférer le bien public au sien.

Ayez soin de choisir pour vos chères abeilles
 Les lieux où le printemps étale ses merveilles,
 Où sont de doux abris, du silence, un air pur,
 Un ruisseau qui non loin roule son eau d'azur.

Vous placerez encor votre peuple timide
 Auprès d'une fontaine ou d'un fonds gras, humide,
 Dont les bords fortunés sont toujours embellis
 Du mélange enchanteur des roses et des lis;
 De l'ombrage des fleurs le sol semble jouir;
 Et l'onde en les baignant les fait épanouir;
 Elles passent bientôt, mais la fertile graine
 Murit, tombe et renaît autour de la fontaine;
 Et le ruisseau qui fuit en cet endroit charmant
 Semble, pour l'admirer, couler plus lentement.

ÉPISE
DU PREMIER CHANT.

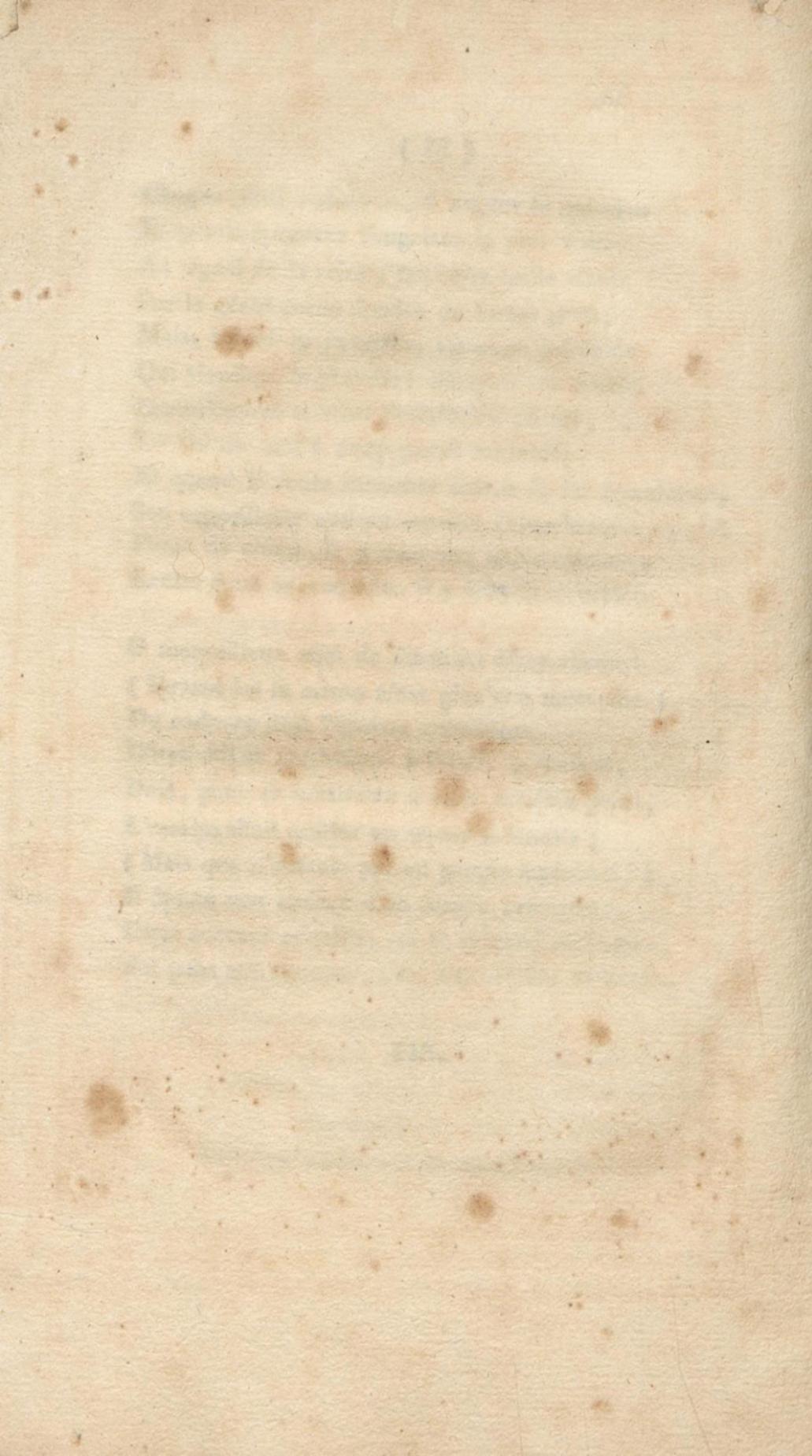
UN limaçon un jour, traînant sa lourde échope;
 Sur un rucher nombreux pointa son télescope.
 Soudain, à cet aspect, l'animal délirant
 Vers le village ailé s'avance en conquérant.
 Il entre, se promène, examine les ruches :
 De quel côté, dit-il, tendrai-je mes embûches ?
 Le monstre était à jeun (la faim chasse la peur) ;
 Il aborde un essaim qu'il remplit de stupeur.
 Grande rumeur alors dans le petit royaume ;
 La reine et ses sujets s'agitent sous le chaume.
 Quelquefois la couleuvre, aux replis tortueux,
 Lançait vers le palais son dard impétueux ;
 La peuplade avait vu des monstres plus énormes ;
 Mais jamais d'aussi laids, jamais d'aussi difformes.
 Le dôme est son refuge ; et quoique seul au bas
 Le fanfaron rempant les provoque aux combats ;
 Nouvel Horatius, il défie une armée.
 Du plus noble courroux la ruche est animée :
 Voyez-vous s'avancer cette Sémiramis
 Qu'entourent ses époux et ses enfans soumis ?

Chaque parti s'observe , il est sur le qui-vive
 Et paraît éprouver l'angoisse la plus vive.
 Au signal de la reine , on verra mille dards
 Sur le géant cornu fondre de toutes parts ;
 Mais , hélas ! tu mourras , amazone intrépide
 Qui viendras la première attaquer cet Alcide.
 Cependant au combat l'essaim est décidé ;
 Le forban tout à coup paraît intimidé ;
 Et quand la foule immense autour de lui bourdonne ,
 Son orgueilleuse audace aussitôt l'abandonne.
 Percé de coups , il pousse une faible clameur ,
 Rentre dans sa coquille , il y languit et meurt.

O merveilleux effet de l'instinct d'une abeille !
 (Devant lui la raison n'est plus une merveille.)
 Du cadavre déjà l'épaisse exhalaison
 D'une odeur morbifique infectait la maison ,
 Déjà , pour se soustraire à cette horrible peste ,
 L'essaim allait quitter un séjour si funeste ;
 (Mais que n'enfante pas un peuple ingénieux ?)
 Il forme une cloison d'un mastic précieux :
 Cette énorme coquille , où le brigand succombe ,
 Fut jadis son berceau , c'est aujourd'hui sa tombe.

FIN.

The first part of the paper is devoted to a general
 description of the country and its resources. It
 is followed by a detailed account of the
 various tribes and their customs. The author
 then discusses the political organization of the
 country and the relations between the different
 states. The last part of the paper is devoted
 to a description of the natural history of the
 country, including the animals, plants, and
 minerals. The paper is written in a clear and
 concise style, and is well illustrated with
 maps and drawings. It is a valuable work
 for the student of geography and history.







60